

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Rémi Brague (séance du lundi 10 décembre 2011)

**Jean Baechler :** Vous avez évoqué le point d'Archimède, nécessaire pour obtenir une réponse positive à la question de la légitimité de l'humain. Dans quel cadre de référence peut-on répondre positivement à la question ? Ce cadre doit-il être religieux ou peut-il être séculier ? Vous avez cité Dieu et la Nature. Je suppose que la Nature est la variante séculière et que la réponse religieuse est constituée par le dieu d'Abraham et de Jacob.

**Bernard d'Espagnat :** J'aimerais évoquer les idées d'un philosophe de l'évolution qui est également un biologiste, Christian de Duve, Prix Nobel belge. De Duve ne se pose pas la question morale de savoir si l'existence de l'homme est bonne ou mauvaise. Il la considère comme bonne et souhaitable, mais il attire l'attention sur un danger. Il constate en effet que si l'homme a réussi à dominer la nature, c'est essentiellement grâce à certaines qualités particulières d'endurance, de goût de l'effort et d'adaptabilité à des conditions même exceptionnelles – comme ce fut à plusieurs reprises le cas dans la préhistoire. Mais ces qualités, estime-t-il, risquent aujourd'hui de conduire l'homme à sa perte, par activisme abusif, alors que les autres espèces animales, dépourvues des qualités humaines, sont plus susceptibles de durer.

**Réponses :** Permettez-moi de commencer par une petite remarque sur la question du Président concernant les deux points d'Archimède que j'ai examinés. Ces deux points sont les thèmes principaux des deux livres qui constituent les deux premiers volets de ma trilogie, alors que la question que je viens de poser se situe dans le champ du troisième volet que je suis en train d'élaborer.

Comme je l'étudie dans les deux livres parus, nous avons assisté, au cours des siècles, à la perte de pouvoir des deux instances qui fournissaient un point de référence aux normes selon lesquelles l'humain se règle. Ces deux instances sont la nature et Dieu. Si aucun de ces points de référence ne subsiste, la question abyssale suivante s'ouvre sous nos pas : à supposer que l'homme prenne en main son destin, quelle(s) raison(s) aurait-il de se déterminer en faveur de sa permanence ou en faveur de sa destruction ? Mon inquiétude face à cette question a crû lorsque j'ai constaté qu'il ne s'agissait pas là d'une question morale – à l'intérieur de laquelle les réflexions du Professeur de Duve se situent tout entières. En effet, il s'agit pour lui de savoir comment les vertus propres à l'homme pourraient se muer, par quelque mystérieuse alchimie, en des dangers.

Ma question à moi est plutôt : à partir de quel point d'Archimède peut-on dire qu'il est bien qu'il existe quelque chose comme l'humanité ? Schopenhauer a, le premier, posé cette question à laquelle n'a, depuis lors, été apportée aucune réponse.

\*  
\* \*

**Alain Besançon :** Votre perspective suppose une durée indéfinie de l'aventure humaine. En ce sens, elle repose sur une idée assez récente, à savoir que

que chaque homme aurait une valeur suprême. Or, jadis et depuis la plus haute Antiquité, on ne considérait pas que l'individu était une valeur suprême et on estimait, au contraire, qu'il devait se sacrifier à la cité (Antiquité), à la patrie (nationalisme) ou à la Vérité (martyre). En outre, la religion, sur laquelle vous comptez pour légitimer l'humain, met en garde contre la conception de l'homme comme valeur suprême, car prévaut l'idée que l'humanité n'est pas éternelle et qu'il lui faudra un jour s'effacer. C'est le cas pour le stoïcisme, pour les religions indiennes, pour le bouddhisme, mais aussi pour les religions bibliques qui, par le biais du *Livre de l'Apocalypse*, annoncent qu'un jour l'Ange viendra et roulera les astres, le ciel et la terre dans un rouleau.

**Réponse :** Je suis parfaitement d'accord. L'impasse que j'ai essayée de décrire est une impasse de la pensée séculière. Pour celle-ci, il n'existe pas d'autre scène, celle qu'introduit la pensée religieuse. Un texte médiéval présentait le monde comme une machine, sans doute un tour de potier, qui, lorsqu'elle a livré son produit, s'arrête de tourner. En transposant, cela signifie que lorsque le monde a produit le nombre d'élus correspondant au plan, rien ne s'oppose plus à ce qu'il s'arrête. Il en ressort que ce qui est limité, c'est l'aventure humaine sur cette terre et non pas le destin de l'âme humaine, appelée, elle, à l'immortalité.

La question que j'ai posée n'était pas non plus celle de la façon dont l'individu peut et, parfois, doit sacrifier son existence individuelle en faveur d'un tout qui l'englobe – famille, nation, genre humain... , mais bien celle de la légitimité de ce tout lui-même.

Effectivement, les religions nous mettent en garde contre l'homme comme valeur suprême. Par exemple, c'est faire un mauvais procès à la *Genèse* que de lui reprocher de justifier l'exploitation de la nature par l'homme. Mais ce texte ne nous autorise pas pour autant à porter la main sur nous-mêmes et encore moins à mettre en danger la totalité de notre espèce.

Pour l'homme religieux, le problème que je pose n'est pas très grave. Il l'est en revanche pour la pensée séculière. En effet, si la réponse doit venir de l'intérieur même de l'humanité, je ne vois pas quelle elle pourrait être. Je pourrais citer la phrase de Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme* : On n'a jamais entendu d'animal porter un jugement et, à plus forte raison, un jugement positif sur l'homme. Que se passe-t-il lorsque le point d'Archimède est intérieur ? On arrive à une situation absurde.

\*  
\* \*

**Chantal Delsol :** Que pensez-vous de ce que dit Hans Jonas quand, répondant dans son ouvrage *Le principe de responsabilité* à la question que vous posez, il avance l'argument aristotélicien de la plénitude – l'être est préférable au non-être ?

**Réponse :** Cette réponse me semble tout à fait acceptable, mais elle a un prix. Pour soutenir cela, il faut une décision qui n'est plus d'ordre moral, mais qui est métaphysique. C'est une décision qui met en jeu ce que les Scolastiques appelaient la convertibilité des transcendants. Peut-on dire de tout ce qui est que c'est bien, du simple fait que cela est ? Peut-on « convertir » l'être en bien ? La réponse de Jonas

me satisfait, mais elle nous entraîne au-delà de la question morale, qui est seulement de savoir *ce qui est bien*.

\*  
\* \*

**Thierry de Montbrial :** Je vous avais naguère posé la question de ce que j'appelle la morale non-euclidienne : au nom de quoi ne peut-on pas défendre des thèses aussi terribles que celles des nazis, par exemple ?

Cela m'amène bien entendu à vous interroger sur l'universalité de la morale. La philosophie tend à considérer que les lois de la morale ont un caractère universel et qu'elles s'imposent autant à l'homme que les lois de la physique. S'il est à certains égards rassurant, ce point de vue m'apparaît également contestable, car on peut reformuler la problématique en langage gödelien, à savoir qu'il n'existe aucun système d'axiomes rationnels qui permettrait de déduire que la morale a un caractère universel. Il est toujours nécessaire de rajouter un élément extérieur, soit du type du pari de Pascal, soit du type de l'illumination ou de la foi véritable qui ressortissent en quelque sorte à la communication avec d'autres mondes.

**Réponse :** En ce qui concerne une éventuelle justification des monstruositées auxquelles vous faites allusion, je remarquerai simplement qu'elles ont été rendues possibles par un projet de redoublement de la fermeture de l'humain sur lui-même. A un premier niveau, tant qu'on en reste à la question de savoir comment organiser le plus harmonieusement possible les rapports entre les hommes, on ne peut plus poser la question de savoir ce qu'il doit en être des hommes qui ne sont pas encore ; la morale se déploie alors comme les règles d'un club. A un second niveau, on redouble la fermeture en intégrant la transcendance elle-même : ce qui dépasse l'homme est un type d'humanité qui serait plus humain que les autres, selon des critères raciaux ou autres.

Par ailleurs, imaginons que le cauchemar du *Meilleur des mondes* de Aldous Huxley soit réalisé et que l'on puisse produire de l'humain dans des usines. Cela aurait l'avantage de supprimer cette injustice fondamentale qui fait qu'un sexe porte le fœtus alors que l'autre se contente d'une action très limitée dans le temps. À supposer donc que l'on puisse fabriquer de l'humain en appuyant sur un bouton, serions-nous moralement autorisés ou encouragés à appuyer sur le bouton, sachant que si nous n'appuyions pas sur le bouton, nous ne ferions de tort à personne ? On voit là que le problème n'est pas tant celui de l'extermination de l'humanité que celui de sa production.

Pour ce qui est de l'universalité de la morale, je crois qu'il convient d'accorder toute la considération qu'il mérite au programme de Kant : une morale qui vaudrait pour « tout esprit fini », et pas seulement pour une espèce déterminée.

L'idée selon laquelle on ne peut pas faire fonctionner la morale sans un postulat supplémentaire est séduisante, mais elle a un coût. Car il faut dire clairement ce qu'il faut ajouter pour que la morale puisse fonctionner même dans des conditions extrêmes, même pour répondre à la question du droit d'une espèce à exister ?

\*  
\* \*

**Emmanuel Le Roy Ladurie :** À propos de la démographie, Pierre Chaunu, relativiste, a déploré la baisse de la natalité Europe/USA, laquelle laisserait la place à une humanité plus « fruste ». Mais il a aussi envisagé une baisse de natalité mondiale. Avec une perspective d'extinction ?

**Réponse :** J'ignorais cette dualité chez Chaunu. Je regrette par ailleurs que Jacques Dupâquier ne soit plus parmi nous. Si j'ai bien compris, il y a deux types de démographes. Les pessimistes disent que l'humanité va finir vers 2400 et les optimistes estiment qu'elle s'éteindra vers 2500.

En tant que philosophe, et fort ignorant de ces questions, je me suis simplement demandé ce qu'il faudrait en penser si cela devait advenir. Il ne s'agit pas de se demander si certains peuples sont plus aptes que d'autres à la survie, mais si l'avenir de l'humanité ne dépendrait pas des imbéciles, des « frustes ». Devrions-nous nous réjouir, si l'avenir de l'humanité dépendait de la bêtise ?

\*  
\* \*

**Pierre Delvolvé :** La question par laquelle on peut résumer tout ce qui a été dit pourrait être la suivante : la légitimité de l'homme se trouve-t-elle dans l'homme ?

**Réponse :** Il suffit de poser la question pour que s'impose une réponse négative. C'est le pur bon sens qu'exprime la phrase de Sartre déjà citée : « L'homme ne peut pas se prononcer sur la valeur de l'humain ». Les traités renaissants sur la noblesse de l'homme, à partir de Gianozzo Manetti (1453), puisent amplement aux deux points d'Archimède possibles évoqués au début de la discussion : l'idée aristotélicienne selon laquelle l'homme est la réalisation plénière de la nature et l'idée biblique qui s'exprime dans « l'homme créé à l'image de Dieu ». Si l'on fait abstraction de ces deux points de référence, on est réduit au problème du baron de Crack, s'extrayant du borbier en se tirant par les cheveux.

Dans la confiance avec laquelle le projet moderne parle de la façon dont l'homme doit prendre en main son destin, il y a encore le reste peut-être encore insuffisamment critiqué de quelque chose comme la foi en la Providence qui veut que quoi qu'on fasse, cela se terminera bien.

**Pierre Delvolvé :** On a beaucoup évoqué le fondement de la morale. Toute la morale laïque repose sur une certaine conception de l'homme, indépendamment de toute considération métaphysique. Cela ne nous ramène-t-il pas à une conception selon laquelle c'est l'homme qui est le fondement de l'homme ?

**Réponse :** Je n'aime pas le terme de « morale laïque », je n'aime pas que l'on adjoigne une épithète quelconque à la morale. À mon sens, il y a la morale, sans ajout de qualificatif, dont il existe une interprétation chrétienne, une interprétation laïque, une interprétation bouddhique, une interprétation islamique, etc.

Le problème de la morale dite laïque n'est pas son contenu, qui est bien sûr tout à fait le même que celui des autres morales. Il n'y a en effet aucune morale qui permette d'enfreindre les Dix Commandements ou des prescriptions de cet ordre. Le problème est qu'elle va au-delà de la simple énonciation des normes, en donnant son interprétation des faits moraux, selon laquelle, justement, il n'y aurait pas d'autre fondement que l'homme.

Paradoxalement, nous aurions peut-être besoin d'une laïcisation plus poussée ou plutôt d'une conscience accrue de ce qu'implique le processus de prise en main du destin humain par lui-même. Cela permettrait d'éliminer ce reste de foi naïve en la Providence qui fait que nous pourrions faire n'importe quoi sans risque de voir les choses mal tourner. Sur cette base, on pourrait commencer à se poser les questions sérieuses.

\*  
\* \*

**François d'Orcival :** Alain Besançon remarque que ce que vous avez dit peut se retrouver dans d'autres religions. Thierry de Montbrial conteste l'idée de la morale universelle. Vous-même êtes revenu sur cette idée de morale universelle en cherchant à la définir « à l'intérieur d'un club ». Mais n'est-il pas nécessaire de sortir du club en question ? En d'autres termes, tout le débat et sans doute tout votre tourment ne tiennent-ils pas au fait que vous vous situez exclusivement dans la philosophie occidentale, seule philosophie qui est capable de prétendre à la négation de l'homme, ce qui a d'ailleurs pour conséquence que même si nous voulions la destruction de l'humanité, l'humanité nous survivrait car nous serions les seuls à vouloir nous détruire ?

**Réponse :** Je remarquerai tout d'abord que l'aventure occidentale a une tendance certaine à se généraliser. Je me demande donc s'il serait possible de s'en remettre aux autres religions dans la mesure où elles sont passablement corrodées par l'expansionnisme de la pensée occidentale. En ce qui concerne ces religions, sans doute aurais-je dû marquer plus nettement mon accord avec Alain Besançon en ce qui concerne le bouddhisme, dont la perception commune en Occident repose sur un contresens fondamental. Pour le bouddhisme authentique, l'idée de renaissance ou de réincarnation est un mal auquel il faut échapper de façon radicale. Pour les bouddhismes à l'européenne, elle est au contraire une chance d'échapper au néant.

Quoiqu'il en soit, il serait assurément paradoxal de confier la survie de l'humanité à des religions de l'extinction.

\*  
\* \*

**Mireille Delmas-Marty :** Jusqu'à présent vous avez surtout parlé de la destruction de l'humain. Mais que pensez-vous des problèmes liés à la fabrication ? Pendant longtemps, on pensait que l'inhumain, c'était avant tout le meurtre, l'extermination. Ainsi le génocide est punissable comme un crime contre l'humanité. Mais aujourd'hui, les biotechnologies permettent de fabriquer de la vie. Le clonage et l'eugénisme sont déjà définis par le Code pénal français comme des crimes contre l'espèce humaine. D'autres questions seront soulevées par les courants post- ou trans-humanistes qui visent à améliorer les capacités humaines, non par un effort personnel mais par des moyens artificiels combinant biotechnologies, sciences de l'information, nanotechnologies et sciences cognitives. Mais où trouver les critères soit pour les interdire, soit pour les autoriser ? Faut-il les interdire parce que la création artificielle de la vie serait contraire à la nature sacrée de l'humain ? Ou faut-il,

au contraire, les autoriser parce que la science est d'origine humaine et que tout ce qui est scientifiquement possible serait nécessairement conforme à l'humanité ?

**Réponse :** La difficulté que je vois dans les projets de post-humanisme ou de trans-humanisme – ce dernier terme remontant à Julian Huxley, frère d'Aldous – est celle de la nature même des fabricateurs. À supposer que ce genre de projet soit réalisable, les fabricateurs auraient eux-mêmes été fabriqués par des gens qui n'étaient pas leurs propres fabricateurs. Ce qui implique qu'ils sont porteurs de déterminations venant, selon les points de vue, de Dieu, de la Nature ou de je ne sais où, mais qui ne peuvent être reprises dans le projet de fabrication de cet humain. On a là un problème analogue à celui que pose Marx dans la troisième *Thèse sur Feuerbach* : dire que tout est question d'éducation, pourquoi pas ? Mais les éducateurs doivent eux-mêmes être éduqués.

**Jean Baechler :** Votre point de vue, me semble-t-il, pourrait être résumé de la manière suivante, à la fois gödelienne et aquinienne.

Gödelienne, sous la forme : on ne peut pas expliquer ni justifier un système en prenant appui sur un élément du système ; il faut donc trouver un élément extérieur. Or il n'y en a que deux possibles : la Nature et , plutôt que Dieu qui s'inscrit dans une tradition trop moyen-orientale, l'absolu transcendant ou immanent.

Quant à la manière aquinienne, elle tient au fait que la réponse n'est pas un choix ou une alternative. Il ne s'agit pas de la Nature ou Dieu, mais de la Nature et/ou Dieu. On peut donc, et même on doit, trouver une réponse qui soit parfaitement cohérente et défendable et qui n'introduise pas un élément qui soit révélé et qui imposerait une conversion par la foi – sans toutefois l'exclure. Les deux sont conciliables, ce qui représente tout Saint Thomas d'Aquin.

\*

\* \*